

**ALESSANDRO
PIPERNO**

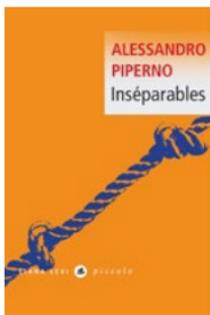
Inséparables



LIANA LEVI



piccolo



Inséparables, les frères Pontecorvo, Filippo et Samuel, l'ont toujours été. Pourtant, ils sont très différents. L'aîné, paresseux patenté, collectionne les aventures. Le cadet, financier brillant, ne connaît en amour que des ratés. Et voilà que les destins s'inversent. Samuel subit un revers professionnel important, tandis que Filippo conquiert une renommée inattendue. Une renommée que les médias amplifieront pour de mauvaises raisons. Encore une fois les Pontecorvo vont devoir faire face aux pressions médiatiques. Alors que vingt-cinq années se sont écoulées, le passé refait surface. Un passé qu'il est temps pour eux d'affronter, tout en slalomant dans leur propre vie...

ALESSANDRO PIPERNO, né en 1972, vit à Rome et enseigne la littérature française à l'université. En 2005, *Avec les pires intentions*, son premier roman, est d'emblée un succès. Sans se départir d'une féroce ironie, c'est avec un ton plus grave qu'il écrit *Persécution*, premier volet d'un diptyque brillantissime, prix du meilleur livre étranger 2011 en France. *Inséparables*, le second volet, remporte le prix Strega en 2012 en Italie. Avec *Là où l'histoire se termine*, paru en 2017, Piperno, observateur subtil du genre humain, brosse un portrait lucide du monde contemporain et s'impose comme l'un des grands écrivains de notre temps.

«Un marigot familial sur lequel le sulfureux Piperno jette ses petites phrases assassines sonnant le glas d'une bourgeoisie désormais déchuée. Cruel. Et cinglant.» *L'Express*

«On n'avait rien vu d'aussi brillant depuis des lustres.» *Le Figaro Magazine*

Alessandro Piperno

Inséparables

*Traduit de l'italien
par Fanchita Gonzalez Batlle*

LIANA LEVI  piccolo

À Filippo, mon frère.

Cette vie est un hôpital où chaque
malade est possédé du désir de
changer de lit.

Baudelaire

Maintenant que j'ai remporté le
Grand Chelem, je sais quelque chose
que très peu de gens sur la terre ont
la chance de savoir. La victoire ne fait
pas autant de bien que la défaite fait
mal.

André Agassi

Première partie

ÇA Y EST !

Se fréquenter soi-même avec assiduité suffit pour comprendre que si les autres nous ressemblent, alors il ne faut pas leur faire confiance.

Filippo Pontecorvo se le répétait depuis toujours. Aussi n'était-il pas tellement surpris que sa femme, Anna, depuis qu'elle avait appris que le film d'animation de son mari – produit avec peu de moyens et sans grandes prétentions – était retenu dans la sélection Un Certain Regard du festival de Cannes, lui ait infligé en représailles la grève du sexe la plus rigoureuse qu'ait connue leur couple bizarre. Dommage que tant de clairvoyance ne l'ait pas soulagé; elle aggravait même sournoisement son malaise.

Depuis un mois et demi déjà Anna organisait des piquets de grève belliqueux devant le siège prospère de leur intimité. Et bien que pour un type comme Filippo, avec un faible pour les rapports sexuels tourmentés de son couple, il se soit agi d'une véritable punition, un tel sabotage ne l'avait jamais autant mis en colère qu'en cet après-midi de mai. Dans la pénombre de sa chambre, il était occupé à préparer son barda en vue de son départ pour Cannes le lendemain. Sans raison apparente il ressentait une espèce de nausée, pire que s'il partait pour une mission en Afghanistan.

Dehors il pleuvait des cordes. À l'intérieur, Filippo avait la sensation de se noyer. Il cherchait depuis quelques minutes à se réconforter grâce à une technique qu'il avait lui-même mise au point, aussi éprouvée qu'inefficace. Faire un bilan bienveillant de sa vie, bilan qui, du moins dans l'esprit de celui qui l'établissait, aurait dû faire jaillir des hectolitres d'optimisme déraisonnable.

Voyons: il avait près de trente-neuf ans, un âge dangereux, mais plutôt appréciable. Il s'apprêtait à participer à une importante kermesse. Il disposait d'un nombre enviable de pantalons de para, souvenirs de la seule expérience lumineuse de son existence: sous-lieutenant de fusiliers d'assaut à la caserne de Cesano.

Bien qu'au regard des canons désuets de sa mère il n'ait presque rien fichu dans sa vie, Filippo n'était pas mécontent de lui. Il pensait même avoir imprimé à cette inertie une certaine distinction.

Épouser la fille d'un millionnaire avait été un coup de maître. Anna veillait à sa subsistance avec le même zèle que l'avait fait sa mère pendant longtemps. Pourtant, même si jouer les hommes entretenus ne l'humiliait pas plus que ça, il n'aimait pas que la plupart de leurs connaissances ne voient dans son union avec Anna qu'un mariage d'intérêt. La vérité c'est que Filippo avait commencé à aimer Anna Cavalieri bien avant de la rencontrer. Et c'était ce qui leur était arrivé de plus romantique à tous les deux.

Les femmes, encore un chapitre d'où tirer réconfort. Filippo n'était pas du genre de son frère Samuel, frigide et chichiteux, de ceux qui ont besoin pour coucher d'un bungalow cinq étoiles avec vue sur l'océan. Soyons clairs: ils n'avaient jamais abordé certains sujets, mais quelque chose lui disait que son petit frère avait

dévoré trop de films de Fred Astaire et de Gene Kelly pour être un grand baiseur. Alors que lui, du moins dans ce domaine, s'en tirait remarquablement bien ; y compris dans les situations les plus sordides et avec les partenaires les moins appétissantes.

Filippo évita de comptabiliser dans la liste de ses raisons d'être fier le titre de docteur en médecine obtenu au prix d'indicibles difficultés, aiguillonné par une sorte de vocation dynastique : son père avait été un cancérologue en pédiatrie de renommée internationale, et sa mère était depuis des années la gériatre la plus en vogue dans les cercles boulistes gravitant autour de l'Olgjata.

Il se garda bien aussi d'y inclure la période vécue au Bangladesh dans les rangs de Médecins sans frontières, une aventure pénible à tous égards, même si elle lui avait fourni l'essentiel de la matière de son dessin animé.

Pour compenser, il revalorisa in extremis sa faculté stupéfiante d'imiter avec bonheur les dessins des grands maîtres vénérés de la BD. Or, ce talent velléitaire ne lui avait-il pas valu d'être reconnu pour la première fois ? S'il se préparait pour Cannes c'était parce que son film d'animation n'avait pas déplu à Gilles Jacob, le patron légendaire du festival le plus légendaire de la planète.

Il sortit de la chambre. Parcourut le couloir qui – dans le jargon de Raffaele, l'architecte de renom qui s'était chargé de la transformation de la maison – séparait la zone nuit de la zone jour. Son pas impérieux vers la cuisine en disait long sur ses intentions agressives en matière de nourriture. Quelque chose qui apaise son inquiétude et remette ses neurones en marche.

La cuisine était le seul espace domestique sur lequel Filippo avait donné son avis. Il partageait l'indifférence

de sa femme pour les biens matériels; rien ne représentait moins ce couple d'excentriques détraqués que la maison dans laquelle ils vivaient. Au point que son acquisition ainsi que sa transformation dispendieuse avaient été un des cadeaux imprévus et pas très appréciés de monsieur Cavaliere, le père d'Anna. Filippo avait accueilli ce don avec son fatalisme habituel, tandis qu'Anna avait été près de le refuser: le quartier (un peu plus huppé et un peu moins intellectuel d'année en année) était infesté d'actrices pour lesquelles elle éprouvait une haine meurtrière et qu'elle redoutait de croiser au supermarché.

La petite villa se trouvait dans une des rues les plus écartées de Monteverde. Un pavillon Art nouveau couleur sabayon, vaguement maniéré, mais tout à fait approprié au bouquet de magnolias dans lequel il était noyé. Bien que dépité par l'indifférence de ses clients au design intérieur, ce cher Raffaele avait tout fait pour conférer aux trois cents mètres carrés une délicatesse japonaise qui aurait sans doute mieux convenu à un célibataire professionnellement satisfait et sexuellement charismatique. Pas de rideaux, des murs clairs, des sols recouverts de tatamis, un mobilier réduit à un ascétisme monastique, un écran Sony de soixante-dix pouces qui disparaissait dans un mur de rayonnages occupés par les DVD de Madame et les BD de Monsieur.

Aucun de ces choix de style n'avait été dicté ni avalisé par Filippo, précisément parce que la seule pièce qui lui tenait à cœur était la cuisine. Raffaele s'intéressait beaucoup plus à la teinte acide du réfrigérateur Smeg qu'à sa capacité. Et ça, Filippo ne pouvait le tolérer. Pour lui, ce qui rendait une cuisine digne de ce nom c'était un grand – que dis-je? –, un

immense plan de travail central, qui donne envie de cuisiner pour un régiment.

Et il l'avait obtenu.

C'était à ce plan de travail adoré, vaste comme une place d'armes, que Filippo était en train de demander de l'aider à chasser son insatisfaction. Absorbé dans la préparation d'une douzaine de crostini, il coupait en deux quelques pains au lait. Les disposait sur un plat en les agrémentant de tomate, mozzarella, crème d'anchois, huile, poivre et basilic. De temps en temps il buvait une gorgée de Heineken au goulot. Il avait allumé la radio pour écouter une de ces émissions qui parlent de foot tout l'après-midi.

En glissant le plat d'un geste d'expert dans le four encastré, Filippo comprit que s'il se sentait si mal c'était la faute de Cannes. Et dire qu'il avait fait tant d'efforts pour que cette occasion ne modifie en rien l'idée de lui-même qu'il s'employait à se forger depuis toujours. Et pourquoi donc aurait-il dû la modifier? Œuvre de débutant typique, *Hérode et ses petits enfants* – le titre de son film – n'était que la chronique incohérente, maladroitement déguisée, de son expérience de coopérant humanitaire et de médecin de frontière, assaisonnée de glorieux bobards d'auto-valorisation. Le protagoniste était un type mal rasé en pantalon de para, extraordinairement semblable à la version hypertrophiée de son auteur. Il ressemblait moins à un médecin qu'à un super-héros qui se battait courageusement en essayant de remettre de l'ordre dans un tiers-monde sombre et halluciné où le Bien et le Mal se défiaient avec un manichéisme de BD. D'un côté des enfants sous-alimentés et brutalisés, de l'autre des adultes affameurs.

Les mille aventures de ce super-héros *sui generis* alternaient avec ses rêves apocalyptiques, un peu trop

didactiques à mon avis, où s'accumulaient des infanticides célèbres, du sacrifice d'Isaac aux martyrs de Beslan. En outre, Filippo avait utilisé ce film pour se raconter avec autodérision et en faisant même apparaître brièvement son frère et sa mère dans un portrait attendri.

Tout ça pour dire qu'il lui faudrait attendre quelques décennies avant d'avoir à nouveau quelque chose d'intéressant sur quoi pontifier. Et comme l'amusement qui l'avait accompagné dans cette première œuvre s'y était pour ainsi dire épuisé, Filippo n'avait aucune intention d'en réaliser une deuxième, une troisième et ainsi de suite... L'idée d'entreprendre une carrière dont les premiers pas lui avaient trop coûté à son goût ne l'attirait pas du tout.

À quoi rimait d'infecter du germe de l'ambition le bien-être obtenu au prix d'une longue indolence? À quoi rimait, après avoir atteint un degré de sagesse qu'au cours des millénaires des hommes beaucoup plus remarquables que lui n'avaient su qu'invoquer, d'envoyer au diable tant de savoir?

À rien.

Alors mieux valait s'en tenir au programme électoral inusable: pas d'orgueil, pas d'ambition et, surtout, pas de dignité à défendre. Au fond, se répétait-il, il s'agissait d'un dessin animé, destiné à une catégorie mineure du festival. Un truc de rien du tout. Qui passerait inaperçu. Lui allait à Cannes pour s'amuser. Avaler une langouste aux frais du producteur, un tartare plein de sauce Worcester comme il l'aimait. Des films à gogo et gratis des plus grands maîtres de la terre. Il aurait l'autographe de Jodie Foster ou au moins d'un des frères Dardenne. Et si tu sais t'y prendre, mon grand, une belle partie de jambes en l'air. La Croisette pullule

de paumées prêtes à tout ! Bref, même à cette occasion Filippo avait réussi là où la plupart des gens échouent : ne pas se donner trop d'importance.

Domage que ses efforts pour ramener à de plus justes proportions ce qui lui arrivait aient trouvé un ennemi juré dans l'attitude d'Anna qui ces derniers mois, bien avant la récente grève sexuelle, avait multiplié les occasions d'affrontement et, à l'approche du départ de son mari pour Cannes, encore augmenté la ration quotidienne de mauvaise humeur et de boycottage.

Le souvenir de la façon dont Anna avait osé le réveiller ce matin-là lui faisait encore mal. Avant de sortir pour se rendre aux studios de télévision et jouer dans une énième série absurde, elle avait fait irruption dans sa chambre (séparée, depuis toujours, de la sienne) pour lui mettre sous le nez quelque chose qui ne sentait pas précisément bon en hurlant : « Ça, je l'avais encore jamais vu ! »

Réveillé en sursaut, Filippo avait découvert à quelques centimètres de sa bouche une sorte d'installation artistique, de celles qui ont un grand succès dans toutes les biennales du monde : un plateau de cuisine sur lequel cohabitaient, sans véritable harmonie, une croûte de parmesan rongée, une bouteille de bière pleine de mégots de cigares, une chaussure Adidas solitaire d'où pointait un paquet (vide) de biscuits Gentilini. Dans ce que n'importe qui aurait pu prendre pour une œuvre de Pop Art dénonçant les krachs névrotiques du capitalisme avancé, Filippo reconnut les restes de sa longue séance de télé de la nuit précédente.

En d'autres circonstances, il aurait peut-être revendiqué ce chef-d'œuvre avec autant d'énergie que Michel-Ange la paternité de son David. Mais le matin de bonne heure, pris au dépourvu, soumis à un réveil

brutal, son sens esthétique était encore assez engourdi pour le pousser à juger cette œuvre d'art avec le regard prosaïque de sa femme. Eh oui, il devait l'admettre : du point de vue d'une épouse dénuée d'imagination et pleine de rancœur, ces reliques étaient réellement répugnantes. Toutefois il ne voulait lui donner aucune satisfaction après avoir été réveillé de cette manière. Il avait détourné la tête en refermant les yeux. Un geste qui l'avait mise encore plus en rage.

« Mon père n'a pas dépensé autant d'argent dans cette maison pour que tu la souilles par des saloperies. »

C'était la première fois depuis leur mariage qu'Anna osait lui jeter à la tête, implicitement certes, leur déséquilibre économique. La première fois qu'elle le faisait se sentir comme un parasite. Sans aucun doute la faute en était toujours et seulement à Cannes. Paradoxalement Anna se permettait de lui faire du chantage au moment même où le monde lui fournissait une possibilité (même lointaine) de s'émanciper d'elle.

Et dire, nom d'un chien, que c'était elle qui l'avait poussé à transformer en quelque chose sa vocation inconsistante d'auteur de BD. Elle qui lui avait fait tous ces discours sur le fait qu'un être humain ne pouvait pas vivre comme il vivait, enfermé chez lui à manger, dormir, regarder des programmes ineptes à la télé et cultiver à ses moments perdus une hypocondrie sédentaire. Qu'on ne vit pas comme ça. Ou au moins qu'on fait tout pour l'éviter. Bref, c'était elle qui avait trouvé la faille dans son inertie proverbiale.

Elle lui avait dit une fois : « Je ne te demande pas de devenir Matt Groening ou Alan Moore. Je te conseille seulement de t'amuser. Puisque tu ne peux pas te passer de dessiner, que tu n'as rien fait d'autre depuis

l'âge de six ans, et que ceux qui s'y connaissent jurent que tu es bon... »

L'entreprise de persuasion ne s'était pas limitée à de vagues encouragements. Mettant à profit l'esprit d'organisation hérité de son père, et par l'intermédiaire de son agent funambule, Anna avait déniché un producteur disposé à investir dans le talent de son mari.

Mais alors pourquoi précisément maintenant – maintenant qu'elle avait fini d'exercer avec générosité son office de découvreuse de talents et de groupie de son mari, maintenant que grâce à son enthousiasme et son abnégation une porte s'était ouverte, maintenant que Cannes même lui donnait raison – elle ne trouvait rien de mieux que de fermer traîtreusement les rideaux du sexe et saisir tous les prétextes pour l'agresser ?

Le mystérieux contrepoids qui régule l'équilibre conjugal ! Bousculez-le et c'est la rupture.

Mais au fond, même le plus généreux des mentors peut sortir de ses gonds quand il se sent dépassé par son disciple. Et parlons de Cannes, les enfants. Un rendez-vous que Filippo, de son confortable fauteuil d'outsider, peut sans doute traiter avec détachement. Mais qui pour une petite actrice comme sa femme, qui sillonne le show-biz depuis l'âge de quinze ans, pour une revancharde de premier ordre qui tous les soirs avant de s'endormir rêve d'une scène qui lui permette de dépasser d'un bond n'importe quel succès jamais obtenu par son père, en laissant derrière elle la prison dorée des fictions télé, eh bien, pour quelqu'un de ce genre Cannes est la Terre promise (Cannes ne serait-elle pas Canaan d'ailleurs?).

Et que lui y accède à la première tentative, entre un bâillement, un casse-croûte et un haussement d'épaules, entre un cigare, un Averno avec glace et

une baise, ne fait qu'aggraver son humiliation et sa colère.

Mais regardez-le, avait dû se dire Anna, il est resté là toutes ces années, tapi dans l'ombre comme un gorille dans un zoo, et en plus à mes frais. Et maintenant que Sa Grâce daigne s'offrir au monde, voilà que le monde se met au garde-à-vous. Rien moins que Gilles Jacob. Vous vous rendez compte ? C'est à ne pas croire.

Il était près de dix-neuf heures vingt et pour un anxieux comme Filippo, Anna était effroyablement en retard. C'est dans ces moments-là qu'il l'aimait le plus : quand elle était en retard.

Soudain, à l'instant où il sortait les crostini du four, il désira Anna avec la même perversion désespérée que les adolescents souffrant d'une virginité dont, à les entendre, ils ne se libéreront jamais.

Avec quelle nostalgie il repensa à la première fois où il l'avait vue (du moins en chair et en os) : assise par terre en tailleur comme une petite Indienne, près d'une porte d'embarquement de l'aéroport de Francfort. Le vent chargé de neige sifflait avec une impétuosité cinématographique derrière la grande baie vitrée donnant sur les pistes. À en juger par sa tenue balnéaire, il était facile de supposer qu'elle revenait d'un voyage exotique. Avant même de la reconnaître, Filippo avait été surpris qu'elle soit si peu à sa place, par chaque millimètre carré de son corps. Ses longs cheveux soyeux de Polynésienne, ses tempes bronzées et battantes à moitié dissimulées par les branches de grosses lunettes noires, ses longs bras fins de petite guenon, ses tongs jaunes de hippy proprette qui exposaient des orteils dorés légèrement rétractés. Après tant d'années, Filippo se rappelait avec la même émotion chaque détail. Et aussi



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Illustrations intérieures de Werther Dell'Edera

Titre original: *Inseparabili*

© 2012 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano
© 2012, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Inséparables*
de Alessandro Piperno
a été réalisée en septembre 2019 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0200-2)
ISBN ePDF : 9791034902026